
Grégoire Delacourt

La liste de
mes envies

roman



JCLattès

Grégoire Delacourt

LA LISTE
DE
MES ENVIES

Roman

JCLattès

Maquette de couverture : Bleu T

Photo de la bande : Mitch Hrdlicka / go premium / graphic obsession

© 2012, éditions Jean-Claude Lattès.

Première édition février 2012.

ISBN : 978-2-7096-3854-8

DU MÊME AUTEUR

L'Écrivain de la famille, Lattès, 2011.

www.editions-jclattes.fr

*Pour la fille assise sur la voiture
oui, elle était l*

« Toutes les peines sont permises,
toutes les peines sont conseillées ;
il n'est que d'aller, il n'est que d'aimer. »

Le Futur intérieur, Françoise Leroy

On se ment toujours.

Je sais bien, par exemple, que je ne suis pas jolie. Je n'ai pas des yeux bleus dans lesquels les hommes se contemplent ; dans lesquels ils ont envie de se noyer pour qu'on plonge les sauver. Je n'ai pas la taille mannequin ; je suis du genre pulpeuse, enrobée même. Du genre qui occupe une place à part. J'ai un corps dont les bras d'un homme de taille moyenne ne peuvent pas tout à fait faire le tour. Je n'ai pas la grâce de celles à qui l'on murmure de longues phrases, avec des soupirs en guise de ponctuation ; non. J'appelle plutôt la phrase courte. La formule brutale. L'os du désir, sans la couenne ; sans le gras confortable.

Je sais tout ça.

Et pourtant, lorsque Jo n'est pas encore rentré, il m'arrive de monter dans notre chambre et de me planter devant le miroir de notre armoire-penderie – il faut que je lui rappelle de la fixer au mur avant qu'un de ces jours, elle ne m'écrabouille pendant ma *contemplation*.

Je ferme alors les yeux et je me déshabille doucement, comme personne ne m'a jamais déshabillé. J'ai chaque fois un peu froid ; je frissonne. Quand je suis tout à fait nue, j'attends un peu avant d'ouvrir les yeux. Je savoure. Je vagabonde. Je rêve. Je revois les corps émouvants alanguis dans les livres de peinture qui traînaient chez nous ; plus tard, les corps plus crus des magazines.

Puis je relève doucement mes paupières, comme au ralenti.

Je regarde mon corps, mes yeux noirs, mes seins petits, ma bouée de chair, ma forêt de poils sombres et je me trouve belle et je vous jure qu'à cet instant, je suis belle, très belle même.

Cette beauté me rend profondément heureuse. Terriblement forte.

Elle me fait oublier les choses vilaines. La mercerie un peu ennuyeuse. Les parlottes et le loto de Danièle et Françoise – les jumelles qui tiennent le salon Coiff'Esthétique voisin de la mercerie. Elle me fait oublier les choses immobiles, cette beauté. Comme une vie sans histoires. Comme cette ville épouvantable, sans aéroport ; cette ville grise d'où l'on ne peut pas s'enfuir et où personne n'arrive jamais, aucun voleur de cœur, aucun chevalier blanc sur un cheval blanc.

Arras. 42 000 habitants, 4 hypermarchés, 11 supermarchés, 4 fast-foods, quelques rues médiévales, une plaque rue du Miroir-de-Venise qui indique aux passants et aux oublieux qu'ici est né Eugène François Vidocq le 24 juillet 1775. Et puis ma mercerie.

Nue, si belle devant le miroir, il me semble qu'il suffirait juste de battre des bras pour que je m'envole, légère, gracieuse. Que mon corps rejoigne ceux des livres d'art qui traînaient dans la maison de mon enfance. Il serait alors aussi beau qu'eux ; définitivement.

Mais je n'ose jamais.

Le bruit de Jo, en bas, me surprend toujours. Un accroc dans la soie de mon rêve. Je me rhabille à

va-vite. L'ombre couvre la clarté de ma peau. Je sais la beauté rare sous mes habits. Mais Jo ne la voit
jamais.

Une fois, il m'a dit que j'étais belle. Il y a plus de vingt ans et j'avais un peu plus de vingt ans.
J'étais joliment vêtue, une robe bleue, une ceinture dorée, un faux air de Dior ; il voulait coucher avec
moi. Son compliment eut raison de mes jolis vêtements.

Vous voyez, on se ment toujours.

Parce que l'amour ne résisterait pas à la vérité.

Jo, c'est Jocelyn. Mon mari depuis vingt et un ans.

Il ressemble à Venantino Venantini, le beau gosse qui jouait Mickey le bègue dans *Le Corniaud* Pascal le flingueur dans *Les Tontons flingueurs*. Mâchoire volontaire, regard sombre, accent italien se pâmer, soleil, peau dorée, roucoulades dans la voix qui donnent la chair de poule aux poules sauf que mon Jocelyno Jocelyni lui, il a dix kilos de plus et un accent loin de faire s'étourdir les filles.

Il travaille chez Häagen-Dazs depuis l'ouverture de l'usine, en 1990. Il gagne deux mille quatre cents euros par mois. Il rêve d'un écran plat à la place de notre vieux poste Radiola. D'une Porsche Cayenne. D'une cheminée dans le salon. De la collection complète des *James Bond* en DVD. D'un chronographe Seiko. Et d'une femme plus belle et plus jeune que moi ; mais ça il ne me le dit pas.

Nous avons deux enfants. Trois en fait. Un garçon, une fille et un cadavre.

Romain a été conçu le soir où Jo m'a dit qu'il me trouvait belle et où ce mensonge m'a fait perdre la tête, les vêtements et le pucelage. Il y avait une chance sur des milliers pour que je tombe enceinte la première fois et c'est tombé sur moi. Nadine est arrivée deux ans après et depuis je n'ai plus jamais retrouvé mon poids idéal. Je suis restée grosse, une sorte de femme enceinte vide, un ballon rempli de rien.

Une bulle d'air.

Jo a cessé de me trouver belle, de me toucher ; il s'est mis à traîner devant le Radiola le soir en mangeant les glaces qu'on lui donnait à l'usine, puis à boire des 33 Export. Et j'ai pris l'habitude de m'endormir seule.

Une nuit, il m'a réveillée. Il était tout dur. Il était ivre, il pleurait. Alors je l'ai accueilli en moi cette nuit-là Nadège s'est faufilée dans mon ventre et s'est noyée dans mes chairs et mon chagrin. Quand elle est sortie, huit mois plus tard, elle était bleue. Son cœur était muet. Mais elle avait des ongles ravissants, des cils très longs, et je suis sûre qu'elle était jolie même si je n'ai jamais vu la couleur de ses yeux.

Le jour de la naissance de Nadège, qui fut aussi celui de sa mort, Jo a arrêté les bières. Il a cassé des choses dans notre cuisine. Il a crié. Il a dit que la vie était dégueulasse, que la vie était une pute, un putain de pute. Il a frappé sa poitrine, son front, son cœur et les murs. Il a dit c'est trop court une vie. C'est injuste. Faut en profiter bordel de merde parce qu'on n'a pas le temps ; mon bébé, il a ajouté en parlant de Nadège, ma petite fille, où es-tu ? Où es-tu ma puce ? Romain et Nadine ont filé apeurés dans leur chambre et Jo, ce jour-là, a commencé à rêver aux belles choses qui rendent la vie plus douce et la douleur moins forte. Un écran plat. Une Porsche Cayenne. James Bond. Et une jolie femme. Il était triste.

Moi, mes parents m'ont prénommée Jocelyne.

Il y avait une chance sur des millions pour que j'épouse un Jocelyn et il a fallu que ça tombe sur

moi. Jocelyn et Jocelyne. Martin et Martine. Louis et Louise. Laurent et Laurence. Raphaël
Raphaëlle. Paul et Paule. Michel, Michèle. Une chance sur des millions.

Et c'est tombé sur moi.

J'ai repris la mercerie l'année de mon mariage avec Jo.

J'y travaillais depuis deux ans déjà lorsque la propriétaire avala de travers un bouton qu'elle mordillait afin de s'assurer qu'il était bien en ivoire. Le bouton glissa sur la langue humide, se ficha dans le laryngopharynx, attaqua un ligament crico-thyroïdien et se ficha dans l'aorte ; Mme Pillard ne s'entendit donc pas étouffer, pas plus que moi d'ailleurs, le bouton bouchant tout.

C'est le bruit de chute qui m'alerta.

Le corps entraîna dans son effondrement les boîtes de boutons ; huit mille boutons roulèrent dans la petite boutique et ce fut la première chose à laquelle je pensai en découvrant le drame : combien de jours et de nuits allais-je passer à quatre pattes à trier les huit mille boutons fantaisie, métal, bois, enfant, haute couture, etc.

Le fils adoptif de Mme Pillard arriva de Marseille pour l'enterrement, me proposa de reprendre la boutique, la banque fut d'accord et le 12 mars 1990 un peintre délicat vint typographe *Mercerie Jo* anciennement *Maison Pillard* sur le fronton et sur la porte de la petite boutique. Jo était fier. *Mercerie Jo*, disait-il en se bombant le torse, en faisant le médaillé, Jo, Jo c'est moi, c'est mon nom !

Je le regardais et je le trouvais beau et je pensais que j'avais de la chance de l'avoir pour mari.

Cette première année de mariage fut flamboyante. La mercerie. Le nouveau travail de Jo à l'usine. Et la naissance à venir de Romain.

Mais jusqu'ici la mercerie n'a jamais marché très fort. Je dois faire face à la concurrence des hypermarchés, 11 supermarchés, aux prix scélérats du mercier du marché le samedi, à la crise qui rend les gens peureux et méchants et à l'indolence des Arrageoises, qui préfèrent la facilité du prêt-à-porter à la créativité du fait main.

En septembre, on vient me commander des étiquettes tissées à coudre ou thermocollantes ; quelques fermetures éclair, des aiguilles et du fil quand on veut réparer les vêtements de l'an passé plutôt que d'en acheter des neufs.

À Noël, des patrons de déguisements. La princesse reste ma meilleure vente, suivie de la fraise et de la citrouille. Côté garçon, le pirate fonctionne bien et l'an dernier fut la folie du sumo.

Puis c'est calme jusqu'au printemps. Quelques ventes de boîtes à couture, deux ou trois machines à coudre et du tissu au mètre. En attendant un miracle, je tricote. Mes modèles se vendent plutôt bien. Surtout les couvertures-sacs pour nouveau-nés, les écharpes et les pulls en coton à crocheter.

Je ferme la boutique entre midi et deux et je rentre déjeuner seule à la maison. Parfois, quand il fait beau, nous allons avec Danièle et Françoise manger un croque en terrasse, à L'Estaminet ou au Café Leffe, sur la place des Héros.

Elles sont jolies, les jumelles. Je sais bien qu'elles se servent de moi pour mettre en valeur leur

tailles fines, leurs jambes longues, leurs yeux clairs de biches ; délicieusement effarouchées. Elles sourient aux hommes qui déjeunent seuls ou à deux, elles minaudent, roucoulent parfois. Leurs corps lancent des messages, leurs soupirs sont des bouteilles à la mer et parfois un homme en cueille une, temps d'un café, d'une promesse chuchotée, d'une désillusion – les hommes manquent tellement d'imagination ; puis vient l'heure de rouvrir nos boutiques. C'est toujours à ce moment-là, sur le chemin du retour, que nos mensonges refont surface. J'en ai marre de cette ville, j'ai l'impression de vivre dans une brochure historique, ahhh j'étouffe, dit Danièle, dans un an je serai loin, au soleil, me referai les seins. Si j'avais de l'argent, ajoute Françoise, je plaquerais tout, comme ça, du jour au lendemain. Et toi, Jo ?

Je serais belle et mince et plus personne ne me mentirait, pas même moi. Mais je ne réponds rien, me contente de sourire aux jolies jumelles. De mentir.

Quand nous n'avons pas de clientes, elles me proposent toujours une manucure ou un brushing ou un masque ou une parlotte, comme elles disent. De mon côté, je leur tricote des bérets ou des gants qu'elles ne portent jamais. Grâce à elles, je suis ronde mais soignée, manucurée ; je suis au courant des coucheries des uns et des autres, des problèmes de Denise de La Maison du Tablier avec sa traîtresse Genièvre de Loos et ses 49° d'alcool, de la retoucheuse de chez Charlet-Fournie qui a pris vingt kilos depuis que son mari s'est entiché du shampooineur de chez Jean-Jac, et nous avons toutes trois l'impression d'être les trois personnes les plus importantes du monde.

Enfin, d'Arras.

De la rue, en tout cas.

Voilà. J'ai quarante-sept ans.

Nos enfants sont partis. Romain est à Grenoble, en deuxième année d'une école de commerce. Nadine est en Angleterre, elle fait du baby-sitting et des films vidéo. L'un de ses films a été projeté dans un festival où elle a gagné un prix et depuis, nous l'avons perdue.

La dernière fois où nous la vîmes, c'était à Noël dernier.

Quand son père lui a demandé ce qu'elle faisait, elle a sorti une petite caméra de son sac et l'a branchée sur le Radiola. Nadine n'aime pas les mots. Elle parle très peu depuis qu'elle parle. Elle m'a jamais dit maman j'ai faim, par exemple. Elle se levait et prenait alors quelque chose à manger. Jamais dit : fais-moi réciter mon poème, ma leçon, mes tables de multiplication. Elle gardait les mots en elle, comme s'ils étaient rares. Nous conjuguions le silence elle et moi : regards, gestes, soupirs, lieux et place de sujets, verbes, compléments.

Sur l'écran sont apparues des images en noir et blanc de trains, de rails, d'aiguillages ; au début c'était très lent, puis tout s'est accéléré lentement, les images se sont superposées, le rythme devenant envoûtant, fascinant ; Jo s'est levé, a été prendre une bière sans alcool dans le frigo ; je ne pouvais détacher mes yeux de l'écran, ma main a pris celle de ma fille, *sujet*, des ondes ont parcouru mon corps, *verbe*, Nadine a souri, *complément*. Jo bâillait. Je pleurais.

Quand le film a été fini, Jo a dit qu'en couleurs, avec du son et sur un écran plat, ça serait pas mal ton film fillette, et moi je lui ai dit merci, merci Nadine, je ne sais pas ce que tu as voulu dire avec ton film, mais j'ai *réellement* ressenti quelque chose. Elle a débranché la petite caméra du Radiola et elle a chuchoté en me regardant : j'ai écrit le *Boléro* de Ravel en images maman, pour que les sourds puissent l'entendre.

Alors j'ai serré ma fille contre moi, contre ma chair flasque, et j'ai laissé mes larmes couler parce que même si je ne comprenais pas tout, je devinais qu'elle vivait dans un monde sans mensonges.

Le temps de ce lien je fus une maman comblée.

Romain est arrivé plus tard, au moment de la bûche et des cadeaux. Il avait une *fillette* à son bras. Il bu des Tourtel avec son père, en faisant le difficile : c'est de la pisse d'âne, ce truc, a-t-il dit et Jo l'a fait taire en lâchant un méchant ouais, ben demande à Nadège ce que ça fait la bibine, elle va te le dire, p'tit con, sale petit con. La *fillette* a alors bâillé et Noël a été gâché. Nadine n'a pas dit au revoir, elle s'est éclipsée dans le froid, volatilisée comme de la buée. Romain a fini la bûche ; il a essuyé ses lèvres avec le revers de sa main, il a léché ses doigts et je me suis alors demandé à quoi servaient toutes ces années à lui apprendre à bien se tenir, à ne pas mettre ses coudes à table, à dire merci ; tous ces mensonges. Avant de partir à son tour, il nous a informés qu'il arrêterait ses études et qu'il allait travailler avec la *fillette* comme serveur au Palais Breton, une crêperie sise à Uriage, ville thermale à dix minutes de Grenoble. J'ai regardé mon Jo ; mes yeux criaient, dis quelque chose, empêche-le, retiens-le.

le, mais il a juste levé sa bouteille vers notre fils, comme le font parfois les hommes dans les films américains, et il lui a souhaité bonne chance et ce fut tout.

Voilà. J'ai quarante-sept ans.

Nos enfants vivent leur vie maintenant. Jo ne m'a pas encore quittée pour une plus jeune, une plus mince, plus belle. Il travaille beaucoup à l'usine ; on lui a donné une prime le mois dernier et s'il suit une formation, on lui a dit qu'il pourrait un jour être contremaître ; contremaître, ça le rapprocherait de ses rêves.

Son Cayenne, son écran plat, son chronographe.

Moi, mes rêves, ils se sont enfuis.

Au CM2, je rêvais d'embrasser Fabien Derôme et c'est Juliette Bocquet qui a eu droit à son baiser.

Le 14 juillet de mes treize ans, j'ai dansé sur « L'Été indien » et j'ai prié pour que mon cavalier ne hasarde sa main sur ma poitrine nouvelle ; il n'a pas osé. Après le slow, je l'ai vu rire avec ses copains.

L'année de mes dix-sept ans, j'ai rêvé que ma mère se relève du trottoir où elle était tombée brutalement en poussant un cri qui n'est pas sorti, j'ai rêvé que ce n'était pas vrai, pas vrai, pas vrai, qu'il n'y eut pas soudain cette tache entre ses jambes qui mouillait honteusement sa robe. À dix-sept ans je rêvais que ma mère fût immortelle, qu'elle puisse m'aider à coudre ma robe de mariée un jour et me conseiller dans le choix du bouquet, le parfum du gâteau, la couleur pâle des dragées.

À vingt ans je rêvais d'être styliste, de filer à Paris suivre les cours du Studio Berçot ou d'Esmo mais mon père était malade déjà et j'acceptai ce travail à la mercerie de Mme Pillard. Je rêvais alors en secret de Solal, du prince charmant, de Johnny Depp et Kevin Costner du temps où il n'avait pas d'implants, et ce fut Jocelyn Guerbette, mon Venantino Venantini enrobé, gentiment grassouillet et complimenter.

Nous nous rencontrâmes pour la première fois à la mercerie alors qu'il venait y acheter trente centimètres de dentelle de Valenciennes pour sa mère, une dentelle aux fuseaux à fils continus, très fine, aux motifs travaillés en mat ; une merveille. C'est vous qui êtes une merveille, me dit-il. Je rougis. Mon cœur s'emballa. Il sourit. Les hommes savent les désastres que certains mots déclenche dans le cœur des filles ; et nous, pauvres idiots, nous pâmons et tombons dans le piège, excités qu'un homme nous en ait enfin tendu un.

Il me proposa de boire un café après la fermeture. J'avais cent fois, mille fois rêvé ce moment où un homme m'inviterait, me courtiserait, me convoiterait. J'avais rêvé d'être ravie, emportée loin dans le feulement d'une automobile rapide, poussée à bord d'un avion qui volerait vers des îles. J'avais rêvé de cocktails rouges, de poissons blancs, de paprika et de jasmin mais pas d'un café au Tabac des Arcades. Pas d'une main moite sur la mienne. Pas de ces mots sans grâce, ces phrases huileuses, ces mensonges déjà.

Alors ce soir-là, après que Jocelyn Guerbette m'eut embrassée, affamé et impatient, après que l'eus délicatement repoussé et qu'il se fut éloigné en promettant de revenir me voir le lendemain, j'ouvris mon cœur et laissai mes rêves s'envoler.

Je suis heureuse avec Jo.

Il n'oublie aucun de nos anniversaires. Le week-end, il aime bricoler au garage. Il fabrique de petits meubles que nous vendons dans les brocantes. Il y a trois mois, il a installé le wifi parce que j'avais décidé d'écrire un blog sur mes tricots. Parfois, après avoir mangé, il me pince la joue en disant t'es gentille toi Jo, t'es une bonne petite. Je sais. Ça peut vous sembler un brin machiste, mais ça vient de son cœur. Il est comme ça, Jo. La finesse, la légèreté, la subtilité des mots, il ne connaît pas bien. Il n'a pas lu beaucoup de livres ; il préfère les résumés aux raisonnements ; les images aux légendes. Il aimait bien les épisodes de Columbo parce que dès le début, on connaissait l'assassin.

Moi, les mots, j'aime bien. J'aime bien les phrases longues, les soupirs qui s'éternisent. J'aime bien quand les mots cachent parfois ce qu'ils disent ; ou le disent d'une manière nouvelle.

Quand j'étais petite, je tenais un journal. Je l'ai arrêté le jour de la mort de maman. En tombant elle a aussi fait tomber mon stylo et se fracasser plein de choses.

Alors, quand on discute, Jo et moi, c'est surtout moi qui parle. Il m'écoute en buvant sa fausse bière ; parfois même il opine du chef, comme on dit, pour me signifier qu'il comprend, qu'il s'intéresse à mes histoires et même si ça n'est pas vrai, c'est gentil de sa part.

Pour mes quarante ans, il a posé une semaine de vacances à l'usine, il a conduit les enfants chez sa mère et il m'a emmenée à Étretat. Nous sommes descendus à l'hôtel de l'Aiguille Creuse, en demi-pension. Nous avons passé quatre jours merveilleux et il m'a alors semblé, pour la première fois de ma vie, que c'était ça, être amoureuse. Nous faisons de longues promenades sur les falaises en nous tenant la main ; parfois, quand il n'y avait pas d'autres promeneurs, il me plaquait contre les rochers, il embrassait ma bouche et sa main coquine venait se perdre dans ma culotte. Il avait des mots simples pour décrire son désir. Le jambon sans la couenne. *Tu m'fais bander. Tu m'excites*. Et un soir, l'heure violette sur la falaise d'Aval, je lui ai dit merci, je lui ai dit prends-moi, et il m'a fait l'amour dehors, vite, brutalement ; et c'était bien. Quand nous sommes rentrés à l'hôtel, nous avions les joues rouges et la bouche sèche, comme des adolescents un peu ivres et ce fut un beau souvenir.

Le samedi, Jo aime bien traîner avec les gars de l'usine. Ils jouent aux cartes au Café Georget, ils disent des trucs d'hommes ; ils parlent des femmes, ils échangent leurs rêves, parfois ils sifflent des filles de l'âge des leurs mais ce sont de bons bougres ; *d'grands parlous p'tits faisons*, comme on dit chez nous ; ce sont nos hommes.

L'été, les enfants vont chez des amis et Jo et moi descendons dans le Midi pour trois semaines, Villeneuve-Loubet, au camping du Sourire. On y retrouve J.-J. et Marielle Roussel qu'on a rencontrés là, par hasard, il y a cinq ans – ils sont de Dainville, à quatre kilomètres seulement d'Arras ! – Michèle Henrion, de Villeneuve-sur-Lot, la capitale du pruneau, une femme plus âgée que nous, reste une vieille fille ; ça, c'est parce qu'elle suce le noyau, prétend Jo ; qu'elle descend au barbu. Pastèque, égrillard, grillades, sardines ; la plage à Cagnes en face de l'hippodrome quand il fait très chaud, un

ou deux fois Marineland, les dauphins, les otaries et puis les toboggans d'eau, nos cris de frayeur
chaque fois, qui finissent en rires et en joies d'enfants.

Je suis heureuse avec Jo.

Ce n'est pas la vie dont rêvaient mes mots dans le journal du temps où maman était vivante. Ma v
n'a pas la grâce parfaite qu'elle me souhaitait le soir, lorsqu'elle venait s'asseoir à côté de moi, sur
lit ; lorsqu'elle caressait doucement mes cheveux en murmurant : tu as du talent, Jo, tu es intelligent
tu auras une jolie vie.

Même les mamans mentent. Parce qu'elles aussi, elles ont peur.

Il n'y a que dans les livres que l'on peut changer de vie. Que l'on peut tout effacer d'un mot. Faire disparaître le poids des choses. Gommer les vilénies et au bout d'une phrase, se retrouver soudain au bout du monde.

Danièle et Françoise jouent au loto depuis dix-huit ans. Chaque semaine, pour dix euros de mise, elles font des rêves à vingt millions. Une villa sur la Côte d'Azur. Un tour du monde. Même juste un voyage en Toscane. Une île. Un lifting. Un diamant, une Santos Dumont Lady de Cartier. Cent paires de chaussures de Louboutin et de Jimmy Choo. Un tailleur Chanel rose. Des perles, des vraies perles comme Jack Kennedy, qu'est-ce qu'elle était belle ! Elles attendent la fin de la semaine comme d'autres le Messi. Chaque samedi leurs cœurs s'emballent quand les boules tourneboulent. Elles retiennent leur souffle, elles ne respirent plus ; à chaque fois on pourrait mourir, disent-elles en chœur.

Il y a douze ans, elles ont gagné de quoi ouvrir Coiff'Esthétique. Elles m'ont fait porter un bouquet de fleurs tous les jours qu'ont duré les travaux et depuis, bien que j'aie développé une féroce allergie aux fleurs, nous sommes devenues amies. Elles occupent ensemble le dernier étage d'une maison qui donne sur le jardin du Gouverneur, avenue des Fusillés. Françoise a bien failli se fiancer plusieurs fois, mais à l'idée d'abandonner sa sœur elle a préféré abandonner l'idée de l'amour ; par contre, en 2003, Danièle s'est installée avec un représentant en shampoings, soins et colorations professionnelles L'Oréal, un grand ténébreux à la voix de baryton, aux cheveux noir corbeau ; un exotique. Elle avait succombé à l'odeur sauvage de sa peau mate, craqué pour les poils noirs des phalanges de ses longs doigts ; elle avait rêvé d'amours animales, Danièle, de combats, de catch chaud, de chairs mêlées, mais si le grand singe avait les couilles bien remplies comme il fallait, il se révéla l'intérieur vide, immensément, tragiquement désertique. C'était un très bon coup, me confia-t-elle un mois plus tard, en rentrant, sa valise sous le bras, un coup d'anthologie, mais après le coup, plus rien, le représentant fait dodo, ronfle, puis il repart à l'aube faire ses tournées velues, niveau culture, zéro et moi, qu'on en dise, moi j'ai besoin de parler, d'échanger ; on n'est pas des bêtes quand même, ça non, on a besoin d'âme.

Le soir de son retour, nous allâmes toutes les trois dîner à la Coupole, crevettes roses sur lit de perles du Nord pour Françoise et moi, andouillette d'Arras gratinée au maroilles pour Danièle, qu'est-ce que vous voulez, moi, une rupture ça me fait un trou, une béance, faut que je comble, et après une bouteille de vin elles se promirent en hurlant de rire de ne plus jamais se quitter, ou que si l'une des deux rencontrait un homme, de le partager avec l'autre.

Puis elles voulurent aller danser au Copacabana ; on tombera peut-être sur deux beaux gars, ou sur l'une ; sur deux bons numéros, fit l'autre en riant, et je ne les accompagnai pas.

Depuis le 14 juillet de mes treize ans, « L'Été indien » et ma poitrine naissante, je ne danse plus.

Les jumelles ont disparu dans la nuit, emportant avec elles leurs rires et le claquement doucement vulgaire de leurs talons sur les pavés, et je suis rentrée chez nous. J'ai traversé le boulevard

Strasbourg, j'ai remonté la rue Gambetta jusqu'au palais de Justice. Un taxi est passé, ma main tremblée ; je me suis vue le héler, grimper à son bord. Je me suis entendue dire « loin, le plus lo possible ». J'ai vu le taxi repartir avec moi à l'arrière, moi qui ne me retourne pas, moi qui ne malue pas, qui ne me fais aucun dernier geste, qui n'ai aucun regret ; moi qui pars et qui disparaiss laisser de traces.

Il y a sept ans.

Mais je suis rentrée.

Jo dormait la bouche ouverte devant le Radiola ; un filet de salive brillait sur son menton. J'ai été la télévision. J'ai posé une couverture sur son corps tout tordu. Dans sa chambre, Romain se battait dans le monde virtuel de *Freelancer*. Dans la sienne, Nadine lisait les entretiens d'Hitchcock et Truffaut ; elle avait treize ans.

Elle leva la tête lorsque je poussai la porte de sa chambre, elle me sourit et je la trouvai belle immensément belle. J'aimais ses grands yeux bleus, je les appelais ses yeux de ciel. J'aimais sa peau claire où nul mal n'avait encore laissé d'écorchure. Ses cheveux noirs ; un cadre autour de sa pâle délicate. J'aimais ses silences et l'odeur de sa peau. Elle se recula contre le mur, ne dit rien lorsque vins m'allonger auprès d'elle. Puis elle caressa doucement mes cheveux comme le faisait maman, reprit sa lecture à voix basse cette fois, comme le fait un grand pour apaiser les craintes d'un petit.

Une journaliste de *L'Observateur de l'Arrageois* est passée à la mercerie ce matin. Elle voulait m'interviewer à propos de mon blog, *dixdoigtsdor*.

C'est un blog modeste.

J'y écris chaque matin à propos du bonheur du tricot, de la broderie, de la couture. J'y fais découvrir des étoffes, des laines ; les rubans pailletés, velours, satin et organdi ; les dentelles coton élastiques ; les cordons queues de rat, lacet ciré, cordelière tressée rayonne, les cordons anorak. J'y parle parfois de la mercerie, d'un arrivage de scratch à coudre ou de bandes pression. J'y laisse aussi couler quelques vagues à l'âme de brodeuse, de dentellière ou de tisseuse ; les vagues à l'âme des femmes qui attendent. Nous sommes toutes des Nathalie, l'Iseult de *L'Éternel Retour*.

— Vous avez déjà plus de mille deux cents connexions par jour, s'écrie la journaliste, mille deux cents, rien que sur l'agglomération.

Elle a l'âge des enfants dont on est fiers. Elle est jolie avec ses taches de rousseur, ses gencives roses, ses dents si blanches.

Votre blog est inattendu. J'ai mille questions pour vous. Pourquoi chaque jour mille deux cents femmes viennent parler chiffons. Pourquoi soudain cet engouement pour le tricot, la mercerie... toucher. Est-ce que vous pensez qu'on souffre de l'absence de contact. Est-ce que le virtuel n'a pas tué l'érotisme. Je l'arrête. Je ne sais pas, dis-je, je ne sais pas. Avant, on écrivait un journal intime aujourd'hui c'est un blog. Vous écriviez un journal ? me relance-t-elle. Je souris. Non. Non, je n'écrivais pas de journal et je n'ai aucune réponse à vos questions, je suis désolée.

Alors elle pose son carnet, son crayon, son sac.

Elle plante ses yeux dans les miens. Elle écrase sa main sur la mienne et dit : ma mère vit seule depuis plus de dix ans. Elle se lève à six heures. Elle se prépare un café. Elle arrose ses plantes. Elle écoute les nouvelles à la radio. Elle boit son café. Elle fait un brin de toilette. Une heure plus tard, sept heures, sa journée est finie. Il y a deux mois, une voisine lui a parlé de votre blog et elle m'a demandé de lui acheter un *machin* – un machin, dans son langage, c'est un ordinateur. Depuis, grâce à vos passementeries, vos bouffettes et vos embrasses, elle a retrouvé la joie de vivre. Alors ne me dites pas que vous n'avez pas de réponses.

La journaliste a rassemblé ses affaires en disant je reviendrai et vous aurez les réponses.

Il était onze heures vingt ce matin lorsqu'elle est partie. Mes mains tremblaient, mes paumes étaient moites.

Alors j'ai fermé la boutique et je suis rentrée chez nous.

J'ai souri en redécouvrant mon écriture d'adolescente.

Les points sur les *i* étaient des ronds, les *a* en caractères d'imprimerie et sur les *i* d'un certain Philippe de Gouverne, les points étaient des cœurs minuscules. Philippe de Gouverne. Je me souviens. C'était l'intellectuel de la classe ; le plus drôle aussi. On le raillait à cause de sa particule. On le surnommait *Pourta*. J'étais terriblement amoureuse de lui. Je le trouvais redoutablement séduisant avec son écharpe qui faisait deux fois le tour de son cou et tombait jusqu'à sa taille. Quand il racontait quelque chose, il parlait au passé simple et la musique de sa conjugaison m'envoûtait. Il disait qu'il serait écrivain. Ou poète. Qu'il écrirait des chansons. Qu'en tout cas, il ferait battre le cœur des filles. Tout le monde riait. Pas moi.

Mais je n'ai jamais osé l'aborder.

Je tourne les pages de mon journal. Des tickets de cinéma collés. Une photo de mon baptême en l'air à Amiens-Glisy avec papa, en 1970, pour mes sept ans. Il ne s'en souviendrait plus aujourd'hui. Depuis son accident, il est dans le présent. Il n'a plus de passé, pas de futur. Il est dans un présent qui dure six minutes et toutes les six minutes, le compteur de sa mémoire retombe à zéro. Toutes les six minutes il me demande mon prénom. Toutes les six minutes il demande quel jour on est. Toutes les six minutes il demande si maman va arriver.

Et puis je retrouve cette phrase à l'encre violette des filles, vers la fin de mon journal, écrite avant que maman ne s'effondre sur le trottoir.

J'aimerais avoir la chance de décider de ma vie, je crois que c'est le plus grand cadeau qui puisse nous être fait.

Décider de sa vie.

Je referme le journal. Je suis grande maintenant alors je ne pleure pas. J'ai quarante-sept ans, un mari fidèle, gentil, sobre ; deux grands enfants et une petite âme qui me manque parfois ; j'ai un magasin qui, bon an mal an, parvient à nous rapporter, en plus du salaire de Jo, de quoi avoir une jolie vie, d'agréables vacances à Villeneuve-Loubet et pourquoi pas, un jour, nous permettre de réaliser son rêve de voiture (j'ai vu une occasion qui m'a semblé très bien à trente-six mille euros). J'écris un blog qui procure de la joie à la maman d'une journaliste de *L'Observateur de l'Arrageois*, probablement mille cent quatre-vingt-dix-neuf autres dames chaque jour. Et au vu des bons chiffres, l'hébergeur m'a tout récemment proposé d'y vendre de l'espace publicitaire.

Jo me rend heureuse et je n'ai jamais eu envie d'un autre homme que lui, mais dire que j'ai décidé de ma vie, ça non.

En retournant à la mercerie, je traverse la place des Héros quand soudain j'entends crier mon nom. Ce sont les jumelles. Elles boivent un café en faisant leur loto. Joue, pour une fois, me supplie Françoise. Tu ne vas pas rester mercière toute ta vie. J'aime bien ma mercerie, dis-je. T'as pas envie

d'autre chose ? renchérit Danièle. Allez, s'il te plaît. Alors je me dirige vers le buraliste et demande un bulletin. Lequel ? Lequel quoi ? Le loto *Loto* ou l'Euro Millions ? Je n'en sais rien, moi. L'Euro Millions alors, il y a une belle cagnotte vendredi. Je lui donne les deux euros qu'il réclame. La machine choisit des chiffres et des étoiles pour moi puis il me tend un bulletin. Les jumelles applaudissent.

— Enfin ! Enfin notre petite Jo va faire de beaux rêves cette nuit.

J'ai très mal dormi.

Jo a été malade toute la nuit. Diarrhées. Vomissements. Depuis plusieurs jours, lui qui ne se plaint jamais, se plaint de courbatures. Il frissonne sans cesse – et ce n'est pas à cause de mes caresses fraîches sur son front brûlant ni de mes massages sur sa poitrine pour apaiser sa toux, pas davantage parce que je chantonne des comptines de maman pour le rassurer.

Le médecin est venu.

C'est probablement la grippe A/H1N1, cette saloperie meurtrière. Pourtant, à l'usine, ils appliquent toutes les consignes de sécurité. Port du masque FFP2, gel hydro-alcoolique, aération régulière des ateliers, interdiction de se serrer la main, de s'embrasser, de s'enculer ajoutait Jo en riant, il y a deux jours, avant que ça ne lui tombe dessus. Le docteur Caron lui a prescrit de l'Oseltamivir (le fameux Tamiflu) et beaucoup de repos. Ça fera vingt-huit euros, madame Guerbette. Jo s'est endormi au matin. Et bien qu'il n'ait pas d'appétit, je suis allée chercher deux croissants beurre chez François Thierry, ses préférés, je lui ai préparé un thermos de café que j'ai déposé sur sa table de nuit, au coin où. Je l'ai regardé dormir un petit moment. Il respirait bruyamment. Des perles de transpiration naissaient à ses tempes, glissaient sur ses joues et venaient silencieusement éclater et mourir sur sa poitrine. J'ai vu ses rides nouvelles sur le front, de minuscules ridules autour de sa bouche, comme de minuscules ronces, sa peau qui commençait à se détendre dans le cou, là où il aimait que je l'embrasse, au début. J'ai vu ces années sur son visage, j'ai vu le temps qui nous éloigne de nos rêves et nous rapproche du silence. Je l'ai alors trouvé beau mon Jo dans son sommeil d'enfant malade, j'ai aimé mon mensonge. J'ai pensé que si l'homme le plus beau du monde, le plus gentil, le plus touchant apparaissait là, maintenant, je ne me lèverais pas, je ne le suivrais pas, je ne lui sourirais même pas.

Je resterais là parce que Jo a besoin de moi et une femme a besoin qu'on ait besoin d'elle.

Le plus beau du monde, il n'a besoin de rien puisqu'il a tout le monde. Il a sa beauté ; l'irrépressible fringale de toutes celles qui veulent s'en repaître et finiront par le dévorer et laisseront mort, les os bien sucés, brillants et blancs, dans le fossé de leurs vanités.

Plus tard, j'ai appelé Françoise. Elle va scotcher une petite affichette sur la vitrine de la mercerie : *Fermé deux jours pour cause de grippe*. Puis j'ai relayé l'information sur mon blog.

Dans l'heure, je reçus cent mails.

On me proposait de tenir la mercerie le temps que mon mari se rétablisse. On me demandait la taille de Jo pour lui tricoter des pulls, des gants, des bonnets. On me demandait si j'avais besoin d'aide, de couvertures ; besoin d'une présence, pour la cuisine, le ménage, une amie pour discuter et faire face à ce mauvais moment. C'était incroyable. *Dixdoigtsdor* avait ouvert des vannes de gentillesse enfouie, oubliée. Mes histoires de cordelières, de coulisses et de fil pâtissier avaient, semble-t-il, créé un lien très fort ; une communauté invisible de femmes qui, en redécouvrant

plaisir de la couture, avaient remplacé la solitude des jours par la joie d'être soudain une famille.

On sonna à la porte.

C'était une femme du quartier, une adorable petite branche d'arbre sec, comme l'était l'actrice Madeleine Renaud. Elle apportait des tagliatelles. Je toussai. Tant de sollicitude inattendue m'étouffait. Je n'avais pas l'habitude que l'on me donne quelque chose sans que je l'aie demandé. Je ne pus parler. Elle sourit, si douce. Elles sont aux épinards et au fromage frais. Des féculents et du fé. Vous avez besoin de forces Jo. Je balbutiai un remerciement et mes larmes jaillirent. Inextinguibles.

- [**click Had A Glass 2016: Top 100 Wines Under \\$20**](#)
- [Fingers here](#)
- [click Fay Makes it Easy: 100 delicious Recipes to Impress with No Stress](#)
- [download 1,000 Ideas by 100 Manga Artists pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi](#)

- <http://betsy.wesleychapelcomputerrepair.com/library/Exzerpte-und-Notizen--Sommer-1844-bis-Anfang-1847--Marx-Engels-Gesamtausgabe-.pdf>
- <http://damianfoster.com/books/Mathematics-for-the-International-Students--IB-Dipolma-HL-Core.pdf>
- <http://chelseaprintandpublishing.com/?freebooks/Fay-Makes-it-Easy--100-delicious-Recipes-to-Impress-with-No-Stress.pdf>
- <http://cavalldecartro.highlandagency.es/library/Shout-at-the-Devil.pdf>